

Scènes et poésies de la vie quotidienne en Amérique

À l'Échangeur, à Bagnolet, mise en lecture de trente-cinq poèmes parmi des centaines d'une figure de l'objectivisme, Charles Reznikoff. Une parole singulière à découvrir.

Charles Reznikoff est un enfant de Brooklyn. Il y est né en 1894 après que ses parents avaient fui les premiers pogroms en Russie. Il y est mort en 1976. Aux côtés de Louis Zukofsky, George Oppen ou Carl Rakosi, ils ont formé cette école poétique informelle, non lyrique de l'objectivisme. Méconnu en France, il faudra attendre un travail conséquent de Jacques Roubaud pour découvrir ce poète singulier dans un numéro de la revue *Europe* consacré à l'objectivisme en 1978.

Testimony comporte en réalité quatre volumes qui couvrent une période judiciaire de 1885 à 1915. Reznikoff a épluché des comptes rendus d'au-

dience, choisi « parmi des milliers d'autres, un procès » dont il a isolé les témoignages devant les juges, extrait « les phrases les plus intéressantes » et mis « en vers le matériau verbal prélevé, un vers libre non compté, non rimé ». La lecture de cette poésie qui s'inscrit à l'encontre de tous les canons dominants d'alors est saisissante. Écriture clinique, comme détachée de l'objet même du crime dont il est question et qui, parfois, n'est même pas mentionné ; écriture au service du témoignage, de la transmission, de la mémoire ; une écriture qui opère une radiographie sans fard de cette Amérique encore pionnière, où la pauvreté le dis-

pute à la violence quotidienne, à l'alcoolisme, au racisme. À l'opposé des images d'Épinal, *Testimony* prend à rebrousse-poil l'histoire officielle à travers

Cette poésie s'inscrit contre tous les canons dominants.

la parole des témoins d'une histoire plus sordide, où la mort n'est qu'une mésaventure parmi tant d'autres. Une autopsie de l'Amérique sans fillet, directe, violente et pourtant toujours poétique. On ne peut s'empêcher de penser à l'écriture de Studs Terkel (*Working,*

histoires orales du travail aux États-Unis) ou encore au travail photographique de Walker Evans ou de Dorothea Lange sur la Dépression dans les années trente.

Cela faisait plusieurs années qu'Henri-Jules Julien voulait donner à entendre cette voix. Après plusieurs tentatives, il a réussi à réunir sur le plateau un acteur, Vitya Ponomarev, et une pianiste, Sophie Agnel. Entre ces deux-là, un face-à-face, un mano a mano où l'un porte haut le verbe de Reznikoff tandis que le piano éructe de colère, cordes pincées, malmenées devant l'insupportable, l'insoutenable. De ce dialogue féroce, tourmenté, il est des courts moments de répit, d'accalmie où la voix, volontairement monocorde, de Ponomarev semble apaiser son auditoire avant la reprise des hostilités. Une sobriété assumée et revendiquée par le metteur en scène qui n'a d'autres désirs que de faire entendre et résonner cette poésie. Avec la complicité d'Étienne Foyer pour ce qui relève du travail sonore et de Jean-Luc Chanonat aux lumières, ce spectacle raconte une Amérique vieille d'un siècle et apporte un éclairage supplémentaire à celle du XXI^e.

M.-J. S.

Au théâtre de l'Échangeur à Bagnolet (93), à 20 h 30. Jusqu'au 28 juin. Du 27 février au 2 mars 2012 à la scène nationale de Vandœuvre-lès-Nancy.



Sur scène, l'acteur Vitya Ponomarev et la pianiste Sophie Agnel portent haut le verbe de Reznikoff.